

Arrivée à Saint-Pierre...	10 43
Calais.....	10 25
RETOUR	
Départ de Calais.....	7 45 soir.
Saint-Pierre.....	7 53
Baillien.....	9 45
Armentières.....	10 05
Lille.....	10 40
Roubaix.....	11 30
Tourcoing.....	11 35

A l'occasion de la fête de la localité, MM. les voyageurs pourront descendre, à l'aller, et reprendre le train, au retour, à la station de Saint-Pierre-lez-Calais. On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

**CAISSE D'ÉPARGNE DEROUBAIX**  
Bulletin de la séance du 24 juin  
Sommes versées par 89 déposants, dont 18 nouveaux..... 12,735  
34 demandes en remboursement..... 45,526 47  
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. L. Watine et C. Bourbier directeurs.

**COMMUNE DE WATTELOS**  
**GRAND FESTIVAL**  
OFFERT PAR  
la Société Philharmonique  
Le dimanche 1<sup>er</sup> juillet  
WATTELOS (Harmonic.)  
Ouverture par Kalliwoda.  
LANNYOV.  
Ouverture du Roi d'Ivetot, par Adam, arrangée par E. Petit.  
Fantaisie sur Charles VI (Halevy.)  
WATTELOS (St. Joseph.)  
Ouverture par E. Marie.  
Aïala, fantaisie par Blancheteau.  
WARCOING.  
Ouverture par...  
Fantaisie sur le Trouvère, arrangée par Verhaegen.  
WATTELOS (les enfants de la Lyre.)  
La Pensée, fantaisie par Ch. Duyck.  
Air varié, arrangé par Honoré Molat.  
CROIX.  
Le Droit du Seigneur, ouverture.  
Fantaisie militaire par Grain d'or.  
HERSEAUX.  
La Médaille d'or, ouverture.  
Pot-pourri du Châlet, Van Calck.  
ROUBAIX (Union Chorale.)  
Les Bateaux de Blé, chœur par Laurent de Rillé.  
France et Italie, chœur par Halevy.  
MOUSCRON.  
Macbeth, fantaisie par Briffaux.  
Pot-pourri de Zampa, par Bender.  
ROUBAIX (Fanfare.)  
Pot-pourri nouveau sur l'opéra Macbeth, par Briffaux.  
Grand air varié par J. Clément.

On peut se procurer à l'avance des cachets, à Roubaix, chez J. Rebois, imprimeur, Grande-Rue, et au siège de la Société Philharmonique à Wattelos.  
Le festival sera suivi d'un bal donné dans le jardin de l'Atelier.

**FAITS DIVERS**

Les avis de Melbourne, du 18 mai, annoncent que le prince de Condé, fils du duc d'Aumale, est mort de la fièvre typhoïde à Sydney, le 24 mai.  
— Ceux de nos compatriotes que les affaires ou les distractions conduisent à Paris ne seront pas fâchés d'apprendre que le service des Omnibus va recevoir une innovation intéressante. A partir du mois prochain, les bureaux délivreront des tickets ou petits billets à peu près semblables à ceux des chemins de fer, que l'on pourra acheter en nombre d'avance comme on fait pour les timbres-poste. Avec ces billets, il n'y aura plus à faire passer au conducteur une pièce de monnaie et à compter ensuite l'argent rendu. Rien n'est changé à l'égard des correspondances.  
— Un décret de l'Empereur de Chine a prononcé l'érection de deux portes commémoratives en l'honneur de deux femmes chinoises qui, voyant leur père près de mourir d'inanition, ont essayé de raviver ses forces en lui faisant manger un mets composé avec de la chair qu'elles venaient de couper sur leur propre corps.  
— Il est inexact que le privilège des jeux de Bade ait été prolongé jusqu'en 1870; la question est toujours en suspens et comme le Grand-Duc de Bade a pour le moment autre chose à faire que de s'occuper de la roulette et du trente et quarante, il est probable que les joueurs resteront encore quelque temps dans l'incertitude.  
— Sur un mandat d'amener décerné par M. Joly, juge d'instruction au Havre. M. S..., gérant et mécanicien du vapeur *Passé-Partout* qui, ces jours derniers, par suite d'une terrible explosion, a sombré dans un des bassins du Havre, a été arrêté et mis à la disposition de M. le procureur impérial de cette ville.

**VARIÉTÉS**

**SIMPLE RÉCIT D'UN JEUNE MÉDECIN POLONAIS.**

Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX, du 24 juin 1866.

J'avais passé la nuit précédente au poste central des médecins, où tour à tour chacun de nous était de garde, et je venais de rentrer chez moi après l'une de mes plus laborieuses journées. Brisé par la fatigue, accablé jusqu'à l'hébétément par l'impérieux besoin de dormir, j'allais, selon l'habitude que j'avais dû prendre depuis un mois pour être prêt à tout événement, me jeter à demi habillé sur mon lit, quand j'entendis frapper bruyamment à ma porte. Dieu sait la mauvaise volonté que je mis à répondre à l'important ! J'étais si fort anéanti que je n'entendis rien de ce que me dit celui qui venait me chercher en grande hâte; cependant j'achevai de me rhabiller et je suivis l'express qu'on m'avait dépêché, mais je le suivis machinalement, marchant sans avoir conscience de moi-même et dormant debout. Ce fut seulement quand je me trouvai en présence du chef de la police, personnage de moi très connu depuis que j'arpentais jour et nuit les rues de Kempen; ce fut seulement alors, dis-je, que je me rendis compte de la direction que mon guide m'avait fait suivre et de l'endroit où il m'avait conduit.

J'éprouvai un ébranlement de pitié en reconnaissant, à travers mon invincible somnolence, le magistrat justement redouté qui, par état, devait être au moins cuirassé contre l'atteinte de toute émotion, s'il n'avait, comme tant d'autres, le cœur bronzé et la fibre ossifiée. Je le trouvais en proie à une agitation douloureuse qu'il n'essaya point de dissimuler. Son visage était littéralement ravagé par le chagrin.  
— Arrivez donc ! me dit-il, arrivez pour me dire qu'elle n'est pas morte.  
— De qui voulez-vous parler ?  
— De ma pauvre mère.  
— N'a-t-elle pas son médecin ?  
— Il l'a quittée il y a deux heures en me disant : « C'est fini ! » Depuis deux heures je me répète ses terribles paroles, et malgré les apparences qui les justifient, je ne veux pas, je ne peux pas y croire.  
— Et me croirez-vous donc si je vous les confirme, moi qui entre à peine dans une carrière où mon confrère, de qui vous doutez, a acquis tant d'expérience et une si juste renommée ?  
— Je croirai celui qui me dira qu'elle est vivante, me répondit-il d'un ton qui laissait à douter si c'était la folie du désespoir ou la saine et ferme conviction qui parlait.

Il eût suffi de le voir et de l'entendre en ce moment, pour reconnaître combien était méritée la double réputation de cet homme. Exécuteur impassible des ordres les plus rigoureux du pouvoir absolu, il semblait ne tenir à l'humanité que par l'amour filial, élevé chez lui à la puissance de l'adoration. « C'est un magistrat impitoyable, disait-on, mais quel bon fils ! » Et ceux qui n'ont point observé ces contradictions presque invraisemblables de l'homme avec lui-même, ne comprendraient pas qu'on pût en même temps être la terreur des mères et aimer à ce point la sienne.  
C'est en me poussant avec une impatience fébrile qu'il m'introduisit dans la chambre mortuaire. La tyrannie du sommeil commençait à céder à tant de secousses; mais j'éprouvais alors cette répugnance bien connue des médecins surmenés en temps d'épidémie : j'étais las de voir des morts. Arrivé au chevet du lit, je détournai la tête.

— Mais regardez-la donc ! me dit le chef de la police en me forçant, par un brusque mouvement, à diriger mon regard sur sa mère. J'ose bien la regarder, moi ! Il me serait impossible de rendre tout ce que contenait de souffrance endurée cette affirmation de son courage.  
La dernière impulsion me rendit complètement à moi-même, c'est-à-dire au sentiment de mon devoir. J'examinai attentivement le masque hideux que le mal avait plaqué sur le visage de cette femme. J'interrogeai ses extrémités, qui étaient déjà froides et rigides. J'auscultai le cœur et les poumons, et, durant cet examen, le fils de la malade déclara morte, debout, près de moi, essayant de m'éclairer, soupirait si haut et tremblait si fort, que la lampe vacillait dans sa main et qu'il m'était impossible de percevoir le bruit que j'espérais surprendre.

Je dus lui avouer qu'il me troublait et l'inviter à passer dans la chambre voisine. Il s'éloigna, mais ne put aller que jusqu'au seuil. Arrivé là, comme si ses jambes se refusaient à le porter, il s'arrêta, posa ses mains sur sa bouche et appuya son front au montant de la porte. A cette distance, je l'entendais encore étouffer ses soupirs.  
Après un temps qui dut lui paraître bien long, ma conviction était faite.  
Tremblant à mon tour, mais d'une émotion qui n'avait rien de pénible, je m'éloignai du lit et me dirigeai vers ce pauvre patient qui, m'ayant entendu, venait déjà à ma rencontre. Sans m'interroger il me regarda un moment : la lampe éclairait mon visage; puis, se précipitant dans mes bras, il s'écria :  
— Je savais bien qu'elle était vivante !  
— Il faut, répondis-je, qu'un miracle se soit opéré depuis le départ de votre médecin, car il n'a pu s'y tromper.  
— Ignorance du médecin ou miracle de Dieu, j'étais bien sûr qu'elle devait être sauvée.  
Sauvée ! peut-on dire qu'elle le fut ?

Même après plusieurs mois de convalescence, le fils avait-il réellement retrouvé toute sa mère ? L'horrible masque tomba, mais non sans laisser des traces profondes; les yeux ne se rouvrirent plus et l'intelligence s'anéantit. Seulement à demi ressuscitée, toute chose, pour la pauvre créature, était devenue indifférente, et toute personne étrangère, excepté moi, cependant. Ce qui lui restait de volonté se manifestait par un sourcillement d'inquiétude et des mouvements d'impatience à chaque fois qu'elle s'apercevait qu'un autre que moi était près d'elle et la servait. L'affection que son fils avait pour elle, c'est à moi qu'elle la rendait. Elle semblait ne plus se souvenir de lui; il en souffrait, mais, heureux de l'avoir conservée, il se résignait à souffrir. Je n'ai rien vu de comparable à la patience et à l'abnégation de ce fils à la fois présent et oublié.

— Sa tête est encore si faible ! me disait-il, comme s'il avait senti le besoin de l'excuser; mais avec le temps la mémoire lui reviendra.  
Comme ma présence favorisait peu ce retour de la mémoire, et que le désir de continuer enfin un voyage si vite et si longtemps interrompu devenait de plus en plus irrésistible, j'annonçai mon départ pour un jour prochain. Le fils de l'aveugle, qui jusque-là m'avait retenu à Kempen par ses prières, eut un mouvement de satisfaction.  
— Je ne vous aurais pas engagé à nous quitter, me dit-il; mais si vous le voulez, dès demain vous pouvez partir : ma mère commence à s'habituer à moi.

Il prononça ces paroles d'un air triomphant, comme s'il m'eût dit : « C'est vous qui êtes oublié maintenant; elle ne se souvient plus que de moi. »  
Tout en le félicitant de cette heureuse révolution, je lui demandai de me l'expliquer.  
— Vous n'êtes pas toujours là; d'abord j'ai essayé de vous remplacer en la trompant; puis, peu à peu, je me suis rappelé à elle... Au fait, pour mieux vous renseigner, venez voir où nous en sommes ensemble.

Il entra dans la chambre de l'aveugle; je le suivis silencieusement et m'arrêtai à certaine distance.  
Le fils s'approcha de sa mère, qui se tenait près de la fenêtre, dans un fauteuil. Il lui toucha doucement la main. Elle tourna vers lui la tête comme si elle y voyait, et me nomma. Il ne répondit pas, demeura immobile, la main tendue, espérant une autre parole; elle se fit un peu attendre. Enfin la mère chercha la main que son fils lui tendait; elle la rencontra, la toucha un moment, et dit naturellement, sans témoigner du contentement ou du plaisir : « Ah ! c'est toi. »  
Il me regarda : son visage rayonnait, ses yeux se mouillèrent; il n'aurait pu être ni plus heureux, ni plus attendri si, en le reconnaissant, elle eût poussé un cri de joie.

La pauvre dame indiqua qu'elle voulait se lever; il l'aida à quitter son fauteuil, et, bras dessus, bras dessous, tous deux firent plusieurs fois le tour de la chambre. Pendant cette promenade, le fils murmurait à l'oreille de sa mère je ne sais quelles douces paroles; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle les écoutait avec attention et qu'elle finit par sourire.  
— C'est encore mieux qu'hier; elle m'embrassera demain ! me dit-il quand, après avoir vu sa mère se replacer dans son fauteuil, il m'eut ramené dans son cabinet.  
— C'est évident, répliquai-je, et je suis d'autant plus heureux de profiter ce soir même de la liberté que vous me rendez, que je vous laisse cette bonne espérance pour demain.

Nous touchions au moment des adieux. Avant de me permettre de prendre congé de lui, il me dit : — Il y a cinq mois, quand vous vous êtes arrêté ici, j'avais ordre de vous laisser passer; mais je devais signaler votre passage aux autorités russes qui surveillaient la frontière; je ne ferai aujourd'hui que la moitié de mon devoir; votre belle conduite chez nous me dispense de remplir l'autre. Cette conduite est connue dans le pays que vous allez parcourir; elle doit avoir disposé favorablement pour vous ceux qui le gouvernement, cependant ne vous y fiez pas : les affiliés de Breslau ne sont pas encore jugés; quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas été pris, viennent de se compromettre par avoir voulu se venger d'une trahison.  
Pensant aussitôt au plus cher de mes amis que je ne devais plus revoir, je demandai si Johann Ostern ne se trouvait pas au nombre de ces nouvelles victimes.

A ce nom le chef de la police sourit et répliqua :  
— Je vous l'ai dit, ne vous fiez à rien, ne vous confiez à personne, et que Dieu vous conduise !  
Sans vouloir s'expliquer davantage, il il me remercia de nouveau et avec effusion des soins que j'avais donnés à sa mère; je dus, malgré ma résistance, accepter le prix trop élevé auquel il avait estimé ces soins. Une heure après, le sac sur le dos, je quittai Kempen. Le soir même j'étais en Pologne.

**III. — Rencontre.**  
Parti de Breslau à l'époque où dans nos forêts tombent les dernières feuilles, quand je touchai du pied la terre des douleurs, la saison des grands froids était passée, l'ortolan des neiges avait émigré, et les peupliers blancs fleurissaient. Me dirigeant sur Lublin, aucun accident ne me fit obstacle jusqu'à Piotrkow, le point milieu entre Wahnau et Krakow (Varsovie et

Krokovie). La Wartha elle-même, ce fleuve justement nommé le ravageur des champs, la Wartha me fut clémente. Elle suivait, sans rien menacer, paisiblement son cours. Un peu au-dessus de Wielgie je hélai un bateau de pêche qui allait prendre le large; il vira de bord pour venir me chercher, et peu après me déposa sur l'autre rive.

Je ne mentionnerais pas ici ce fait sans importance de la traversée d'une rivière, si je ne lui avais dû, étrange hasard, la réponse à une question adressée par moi au chef de la police de Kempen, question à laquelle celui-ci n'avait pas clairement répondu. Au moment de nous séparer, lorsqu'il m'apprit que de nouvelles arrestations avaient été faites parmi nos associés de la jeunesse armée, je m'empressai, on s'en souvient peut-être, de lui demander si le nom de Johann Ostern figurait sur la liste des prisonniers. Un sourire et ces mots : « Ne vous fiez à rien, ne vous confiez à personne », c'est tout ce que j'obtins de lui. Je pensai longtemps à l'expression ironique de ce sourire, et ce qui m'apparaissait à travers ces mots que je pourrais dire translucides, effrayait mon esprit, révoltait ma conscience et blessait profondément mon cœur.

La barque avait atterri, je venais de sauter sur la berge et déjà je m'éloignais d'elle pour atteindre la grande route, quand le patron me rappela :  
— Voyageur, vous oubliez ceci, me dit-il.

Et il me lança un papier qu'il avait eu la précaution de lester d'une pierre pour atteindre au plus loin possible.  
En même temps que la pierre ainsi enveloppée tombait à quelques pas de moi, la barque regagnait rapidement le large. Elle fut bientôt à une telle distance que je n'aurais pu lui renvoyer le projectile si le patron eût fait erreur en m'adressant ce papier soi-disant oublié par moi dans cette barque où je n'avais rien laissé de ce qui m'appartenait. Mais le papier était aussi bien pour moi que pour tout autre; il n'y avait d'exclus dans sa destination que ceux qui ne savaient pas lire.

Je le dépliai; c'était le feuillet d'un journal imprimé sur double colonne, en allemand et en polonais; le titre disait : **AVIS AUX FIDÈLES; CHATIMENT D'UN TRAITRE!** Je reconnus à certains signes que ce journal sortait de l'une de ces imprimeries clandestines qui désertent l'espionnage, et même qui parfois établissent leurs presses jusque sous le toit de l'autorité intéressée à les détruire. Je compris aussitôt que le patron de la barque appartenait à cette légion de hardis émissaires, souvent décimée et toujours plus nombreuse, dont les membres, sans cesse en marche, transmettent en tous lieux comme dans tous les rangs des nouvelles ou des mots d'ordre, et distribuent, selon le besoin pressenti de la cause commune, soit des manifestes à l'ennemi, soit des cartouches aux fidèles.

(La suite au prochain numéro.)

**BULLETIN FINANCIER.**

Paris, 27 juin.  
Deux heures. — La hausse qui avait précédé jusqu'à présent avec lenteur, s'accéléra et fait des progrès d'une importance aussi inattendue que la rapidité avec laquelle ils sont obtenus.  
Au début le marché est ferme, mais témoigne cependant une certaine hésitation.  
Ce n'est qu'après la première demi-heure que le mouvement ascensionnel commence à se dessiner nettement et qu'il prend aussitôt une allure tellement rapide, que les offres se retirent et que les demandes ne trouvent plus que difficilement leur contre-partie.

La Rente se traite d'abord de 63 20 à 63 15, puis elle s'élève subitement à 63 70. L'italien cote 39 50, franchit le cours de 40 et atteint 40 70.  
Les Mobiliers et leurs valeurs participent dans une égale proportion à ce mouvement de hausse.  
Le Mobilier débute à 455, pour coté ensuite 468.  
L'Espagnol est à 225.  
La Compagnie immobilière a repris le cours de 300 et les Transatlantiques celui de 400.

On ne manque pas de raisons pour expliquer maintenant cette amélioration des cours qu'on regardait comme improbable et même comme impossible et, l'influence de la tenue du marché produisant son effet ordinaire, on interprète dans le sens de la hausse ce qu'on avait interprété dans le sens contraire : le changement de ministère de Londres, l'éventualité du passage du Mincio par les Autrichiens et même d'autres assertions que leur invraisemblance empêche de reproduire.  
A ces arguments discutables s'en ajoute cependant un autre d'une valeur réelle : c'est que la hausse, dans l'état actuel du marché, a pu être forcément déterminée par la seule position de la place, à l'approche de la liquidation; on cherche à figurer des positions engagées antérieurement à la baisse, et il ne se trouve pas de nouveaux vendeurs. Dans cette situation, il peut suffire d'une initiative quelconque pour entraîner le marché dans son ensemble.

Au comptant, le Mobilier nouveau cote 431 et 440.  
Les Obligations mexicaines 155 et 158.  
Les fonds anglais sont venus en hausse de 1/8.  
Trois heures. — Marché agité.  
Cours moyen du comptant: 30/0 63,60.  
4 1/2 0/0 92.  
Banque de France 3,400.  
Crédit Foncier 1,162,50  
A. GAGNE.

**COURS DE LA BOURSE**  
Du 26 juin 1866.

Cours de ce jour	Cours précédent
3/0.....	63 75
4 1/2.....	92 50
5/0.....	63 60
1/2.....	92

**COMMERCE**

Havre, 27 juin. — **Cotons.** — Nous avons aujourd'hui un marché languissant, on ne prend que les petits lots pour la consommation, mais les prix restent bien soutenus.  
Les ventes, à quatre heures, vont à 250 b.  
**Laines.** — Sans être bien suivie, la demande reste cependant assez régulière, et il y a été traité 9 b. Monte-Vides en quint de 1 fr. 70 à 1 fr. 90, et 3 b. Ruempol-Ayres en quint, de 1 fr. 85 à 1 fr. 75.  
Liverpool, mardi.  
Les ventes sont de 8,000 b., dont 1,500 pour l'exportation et la spéculation.  
A Manchester, les cotes ont été légèrement plus élevées, mais il ne s'est fait que fort peu de choses.  
Liverpool, mercredi.  
Ventes, 10,000 b.; marché plus calme; cotons d'Amérique soutenus; fair Oomra vieux, 8 3/4; nouveau à livrer, 11 d.

**EMPRUNT ROMAIN**

Décreté par bref pontifical du 11 avril 1866.  
Titres de 500 fr. de capital nominal, émis à 330 fr., rapportant 25 fr. d'intérêt annuel (7 1/2 0/0), payable :  
100 fr. en souscrivant,  
100 fr. le 15 juillet 1866,  
130 fr. le 15 octobre 1866.

La souscription est ouverte chez MM. Edw. Blount et Co, banquiers, chargés de l'émission de l'Emprunt, 3, rue de la Paix, à Paris, à Lille, chez M. A. Scalbert, banquier. 6149-5236

**TÉLÉGRAPHIE.**

Tarif intérieur établi par la loi du 3 juillet 1864.

- Entre deux bureaux d'une même ville ou d'un même département :  
1 à 20 mots, adresse et signature comprise 1 c.  
Chaque dizaine de mots ou fraction de dizaine excédante..... 50
  - Entre deux bureaux de départements différents :  
10 à 20 mots, adresse et signature comprises 2 c.  
Chaque dizaine de mots ou fraction de dizaine excédante..... 1 c.
- La date, l'heure du dépôt et le lieu du départ sont transmis d'office.

Au moment où les machines à coudre prennent une extension considérable, nous ne saurions trop engager le public à se méfier des nombreuses contrefaçons qui lui sont offertes sous le nom de machines à coudre de Wheeler et Wilson, de New-York. Ces machines dont la réputation est faite depuis longtemps dans le Nord de la France, sont les seules, on le sait, qui puissent présenter toutes les garanties de perfection et de solidité. Nous croyons devoir rappeler encore qu'elles portent l'estampille de l'agent général Européen de la Compagnie : C. M. MARTOUGEN, 70, BOULEVARD SEBASTOPOL, à Paris.

Toutes les machines à coudre de Wheeler et Wilson SONT GARANTIES PENDANT QUATRE ANS contre tous FRAIS DE RÉPARATION et d'USURE; ces garanties spéciales peuvent être exigées par tous ses acheteurs.

- Chaque machine doit être pourvue :
- D'une double plaque;
  - Du guide à ourler, de toutes largeurs;
  - Du guide à ganser;
  - Du guide droit;
  - Du guide à poser les rubans sans batis;
  - Du guide à soutacher;
  - 1 pierre à Emery;
  - Doze aiguilles, un tourne-vis, une burette, deux clefs, un tire-fil et un pied à piquer les ruches.

Il est à remarquer que bien des marchands de contrefaçon offrent cinq ans de garantie, mais sans spécifier quel genre de garantie. Les agents de la Compagnie doivent toujours donner aux acheteurs l'explication de GARANTIE PENDANT QUATRE ANS CONTRE TOUT FRAIS DE RÉPARATION ET D'USURE.

S'adresser à M. Ch. François, agent général de la Compagnie pour Lille, Roubaix et Tourcoing, à Roubaix, 15, rue du Chemin de Fer, en face du Square.

**AVIS.**

M. Charles François, représentant de la maison C. M. Martougen, 70, Boulevard Sébastopol, à Paris, agent général de la C<sup>ie</sup> des machines à coudre américaines de Wheeler et Wilson de New-York, à l'honneur d'informer sa clientèle du département du Nord, que M. Marchand ne fait plus partie de la maison Martougen, depuis le 1<sup>er</sup> mai.

**LE RENSEIGNEMENT.**

seul journal faisant connaître chaque semaine tous les faits commerciaux de la France et de l'Algérie, sur les faillites et leurs suites, sociétés, séparations de biens, interdictions, etc.; contributions; exportations; ventes de fonds de commerce à Paris. Bulletins commerciaux et financiers, Articles d'industrie et de jurisprudence. Cours des principaux marchés français, européens et étrangers. — Abonnements : Paris, rue Tiquetonne, 15. — 1 an, 23 fr.; 6 mois, 12 fr. (franco.) 24 J. 6140